



Edmund Carpenter

Par Harald E.L. Prins

Dès sa toute première expédition sur l'île de Southampton, au nord-ouest de la baie d'Hudson, où il mena des recherches sur les Aivilingmiut en 1950, Edmund Carpenter fut attiré par la solitude de l'Arctique : « En hiver, l'horizon s'estompe au cœur d'une distance infinie. La terre et le ciel ne font plus qu'un, partageant la même substance. Ce territoire qui me semblait monotone possédait pour [les Inuit] une multitude de points de référence significatifs. »

À la Menil, et plus tard au musée du quai Branly à Paris, avec l'aide de Douglas Wheeler, artiste explorant la lumière et l'espace, Carpenter transforma une grande salle d'exposition pour donner l'illusion d'un espace blanc infini, et faire ressentir la magie de centaines de sculptures précieuses en ivoire, de dizaines de masques surprenants et de bien d'autres objets découverts et collectés dans la région circumpolaire. Toutes ces pièces étaient exposées dans des boîtes en verre, tels des cubes de glace, sur un fond sonore de banquise craquante enregistré sur place, dans le Nunavut.

Qui était cet anthropologue, si fameux et pourtant si insaisissable ? Né en 1922 à Rochester dans l'État de New York, « Ted » était le fils d'un professeur d'arts plastiques. Adolescent, il se passionna pour l'archéologie préhistorique. Peu après son entrée à l'université de Pennsylvanie en 1940, il commença à rédiger des articles scientifiques, dont le premier fut « Iroquoian Figurines », publié dans la prestigieuse revue *American Antiquity*. Quelques mois après Pearl Harbor, cet étudiant en anthropologie de vingt ans s'engagea dans la marine et combattit dans les îles Salomon, à Iwo Jima pour finir aux Mariannes.

Libéré de ses fonctions de capitaine en 1946, il revint en Pennsylvanie, y acheva ses études et commença à enseigner à l'université de Toronto. Il fut également le producteur et l'animateur d'une émission de radio hebdomadaire sur CBC qui devint une émission de télévision dans les années 1950. S'intéressant à la façon dont les médias modifient les relations et les perceptions humaines, il s'associa à Marshall McLuhan et devint rédacteur en chef de la revue d'avant-garde *Explorations*.

En 1959, Carpenter publia *Eskimo*, quitta Toronto et devint le directeur-fondateur d'un programme universitaire expérimental sur l'art et l'anthropologie en Californie. Avec des confrères, il réalisa plusieurs documentaires avant de partir pour l'université Fordham, puis de passer une année à l'université de Californie à Santa Cruz. Ensuite, ce chercheur acharné occupa une chaire scientifique en Papouasie-Nouvelle-Guinée où il conseilla le gouvernement sur l'introduction des médias de masse au sein des communautés tribales.

En 1970, Carpenter retourna aux États-Unis et publia *They Became What They Beheld*, rapidement suivi par *Eskimo Realities* et son livre le plus célèbre *Oh, What a Blow That Phantom Gave Me!* Il travailla également comme consultant sur plusieurs expositions temporaires consacrées à l'art tribal de l'Arctique et de la Côte nord-ouest, et devint administrateur au Museum of The American Indian-Heye Foundation, où il dévoila bientôt des pratiques de fraude et de corruption.

Professeur populaire, Carpenter enseigna à Adelphi, Harvard, New School et à la New York University au cours des dix années suivantes et acheva *Social Symbolism in Ancient & Tribal Art*, une étude en douze volumes sur les recherches de Carl Schuster, suivie de *Patterns That Connect*, en 1996, et d'autres publications.

Outre ses articles et ses livres, sa mémoire imprègne l'exposition permanente d'objets d'art indigènes mise en place en 1999 à la Menil Collection, mondialement célèbre pour ses collections surréalistes. On y trouve notamment des masques eskimo, ces « audaces visuelles », admirées et collectionnées par les surréalistes qui, reconnaissant que ces objets corroboraient leur propre vision artistique, les qualifiaient de « témoins ». Outre ses trois fils et sa femme Adelaide de Menil, Ted laisse derrière lui de très nombreux témoins, notamment d'anciens étudiants et des admirateurs dans le monde entier.

Joseph G. Gerena, 1949-2012

Par Frederick Schultz

Le 7 janvier 2012, Joe Gerena est décédé d'une maladie du foie qui marqua la fin d'une carrière unique de marchand d'art aux multiples expertises. Il aimait particulièrement les objets inclassables. Lorsqu'on lui demandait de décrire en détail sa spécialité, il répondait, avec son sourire en coin typique, « des objets terrestres ». En effet, aucune culture n'était trop obscure, aucun artefact n'était trop ésotérique pour la curiosité de Joe. Il était connu pour être un marchand par excellence et sa galerie était considérée comme un lieu essentiel pour les objets peu communs et mystérieux.



Après avoir quitté le City College en 1969, il partit à l'aventure sur les cinq continents. À Katmandou, il commença à acheter des *thangka* et des objets bouddhistes. Les années suivantes, il se rendit en Alaska et sur l'île Saint-Laurent d'où il ramena des objets inuits taillés dans l'ivoire, le bois, l'os et la pierre.

Parmi ses clients figuraient la plupart des musées actifs et les marchands et collectionneurs du monde entier. Ses domaines de prédilection étaient aussi divers, voire déconcertants, que sa vaste bibliothèque. On pouvait y trouver des références aux cultures japonaise, aïnou, sibérienne, inuit, chinoise, népalaise, tibétaine, taïwanaise, dong son, khmer, bactrienne, moghole, birmane, thaïlandaise, vietnamienne, indonésienne, aborigène d'Australie, papoue, hawaïenne et des îles du Pacifique. Il vendait à des musées et institutions en Europe et aux États-Unis, et notamment aux départements Instruments de musique et Armes et armures du MET de New York.

Récemment, il avait organisé plusieurs expositions consacrées à des thématiques largement négligées par les musées et les spécialistes : le travail du métal dans les steppes d'Asie centrale, le concept des Lumières du cabinet des curiosités, et des thèmes plus ésotériques comme « *Jeux d'eau* », « *En vol* », « *Feu* » et « *Masques* ». Présentée à la James Cohan Galley de New York, l'exposition *Masks* obtint d'élogieuses critiques du *New York Times* et de la presse artistique. Dans les années 1970, il conçut et mit sur pied un festival du film samouraï, qui se tint durant deux semaines à New York. Il fut également l'auteur d'une fiction sur les inventions scientifiques à Coney Island, au début du XX^e siècle.

Joe avait un esprit très ouvert, passionné par la littérature, qu'elle soit romanesque ou non, et maîtrisant des dizaines de disciplines. Parlant couramment l'espagnol, il maîtrisait bien le français et de l'italien, et avait des notions dans une dizaine d'autres langues. Il possédait une oreille remarquable pour les dialectes et les accents, et son redoutable sens du mimétisme était sans pareil.

Il faisait également preuve d'un talent incomparable pour nouer des liens d'amitié profonds et durables. Il parvenait immédiatement à renouer un dialogue pétillant avec des gens à qui il n'avait pourtant plus parlé ou qu'il n'avait plus vus depuis longtemps.

Mais sa plus grande passion, encouragée par sa mère Francia Luban, était sans doute la musique. Il jouait de la guitare, du blues principalement, et était particulièrement porté sur les origines de la musique américaine. Il composa deux comédies musicales, l'une sur le développement de la scène artistique du quartier newyorkais de Soho, l'autre sur le Yéti (*Soho Promenade* fut produite à New York). Sa collection de disques, comprenant plus de mille CD, allait de la musique européenne du Moyen-Âge jusqu'au XX^e siècle, à la musique latino, au jazz, au blues, à la country en passant par des sonorités africaines, indiennes et d'Asie orientale.

Il laisse derrière lui Marge Levin, son épouse et compagne de voyage depuis 33 ans, sa belle-fille Alexis Katz, son petit-fils Marcus Mooney, son père Gilberto Gerena et ses sœurs Marielia et Gilmari Gerena-Riquelme.

Une cérémonie commémorative se tiendra à la mi-mars à New York. Une vaste collection d'objets aïnous, dernier projet de Joe, sera présentée ces 21 et 25 mars au Caskey-Lees Arts of Pacific Asia Show, 7 West 34^e rue, New York.